

Visite mystérieuse à père inconnu

Par Josyane Savigneau

Le Monde. Publié le 23 janvier 2004

L'auteur de ce singulier et beau premier roman ne donne que l'initiale d'un prénom, « C. », comme jadis une débutante signait « Marg Yourcenar » pour tenter de se protéger contre les préjugés attachés à la littérature dite « féminine ».

Si C. Hoctan est une femme, on la comprend, surtout en ce temps de régression absolue et d'apologie de la servitude volontaire. Si C. Hoctan est un homme, c'est seulement une pose, dont on saura sans doute un jour la raison.

Mais cette indétermination de l'auteur est finalement de peu d'importance. Ce qui importe, c'est ce texte mystérieux et émouvant, ce récit d'une personne dont on ne peut pas non plus discerner le sexe - sans que cela ne tourne au jeu purement formel.

L'histoire commence et finit ainsi : « J'aurais très bien pu ne jamais connaître mon père. Mon père est parti alors que j'avais à peine quelques mois. Il est parti malgré lui, malgré moi. Plus tard, ma mère m'a dit qu'il était mort. Mais en fait, mon père n'est pas mort comme elle me l'a toujours fait croire. Il vit quelque part loin d'ici. Il est bien vivant. Personne n'en a jamais rien su. »

Apprenant qu'il s'est « retiré sur une île quelque part au milieu de l'océan », son enfant (l'auteur veut-il signifier qu'il est indifférent que ce soit un garçon ou une fille ?) décide d'aller le retrouver. Mais cette visite au père n'a rien de conventionnel, de lourdement psychologique, elle est tout entière poétique, inattendue, solaire, contradictoire aussi. « Lorsqu'on se retrouve face à face, il me semble que mon père n'est plus qu'un homme de compromission. On dirait que son regard fixe quelque chose au loin. Ce n'est pas moi qu'il regarde mais quelque chose à travers moi. »

L'île sur laquelle le père a trouvé refuge - sans pouvoir dire vraiment pourquoi il est parti - n'est pas nommée mais C. Hoctan suscite le désir de connaître cet endroit où l'on est saisi par la canicule, où « des parfums légers et piquants tout à la fois, des parfums salés et sucrés, des odeurs de terre et d'océan se mélangent. On les sent encore longtemps après avoir quitté le port. Si le bonheur de vivre se trouve quelque part, ne pourrait-il pas être ici, dans ce pays isolé, sur cette île secrète délaissée du monde même qu'elle ignore ? ».

Ce n'est pas seulement un père inconnu que découvre cet adulte à la recherche d'une filiation, c'est un lieu fascinant, des femmes et des hommes très singuliers, à cause de la dure existence des pêcheurs, de l'insularité - un grand éloignement du continent - et de la géographie même de l'île.

C'est aussi une certaine idée de la beauté. « Mon père me raconte qu'il a voulu peindre parce qu'il croyait que seule la création fondait la beauté du monde et que tout le reste ne faisait que l'annihiler. Il n'y croit plus ? Si, bien sûr. Mais il pense que la laideur a su mieux s'imposer (...). Pourtant, il me semble que la beauté revient parfois. Seulement, pour l'approcher, il faut l'aimer librement comme une femme de passage. »

La personne qui raconte ici son histoire à la première personne est aussi attirée par les femmes de passage, une femme de l'île tout particulièrement. Ce qui ne peut évidemment pas vraiment faire diversion, alléger cette obsession du père : « Ne pas oublier mon père qui, de son ultime autorité, cherche à m'effacer sans jamais avoir porté la main sur moi. J'aurais eu ce père auquel je dois tout jusqu'à l'absence même. »

Que faire de cette absence de tant d'années, impossible à annuler, même s'il ne fallait pas partir de cette île ? Que faire en comprenant « que nous sommes plutôt séparés, éloignés, déportés l'un de l'autre depuis trop longtemps pour qu'il soit possible d'être là ensemble » ? Nécessairement, l'écrire, « le dire un peu de biais ».

Josyane Savigneau